

SILHOUETTES LITTÉRAIRES.

J. C. Taché—G. de Boucheville—LaRue—Gérin-Lajoie—Fréchette—Routhier—Lemay—Chauveau—L'abbé Casgrain—Alfred Garneau—David—Marchand—Fabre—Carle Tom—Marmette—E. Gérin—Sulte—Dunn—Mousseau—Faucher de Saint-Maurice—Montpetit—Bourassa—L'abbé Provencher—Dessalles—LeMoine—Fiset—Legendre—Baies—Decelles—DeGuise—Royal—Provencher—Mme Leprohon—Dansereau—Tassé, etc., etc.

A. GÉRIN-LAJOIE.

Nuda veritas.

Ottawa, la cité neuve, un pied dans la forêt, un autre en pleine civilisation; la ville des chantiers et des hommes politiques; l'hotellerie des voyageurs et la capitale de la puissance: Ottawa n'est pas sans charmes pour le visiteur, même après une excursion à Montréal et à Québec. La jeune capitale a sa physionomie propre, bien caractérisée: favorisée par la nature, elle est couronnée d'un monument qui ferait l'orgueil de plus d'une cité européenne.

Je faisais ces réflexions, l'an passé, en parcourant, pour la première fois, les rues de la ville. Les caprices de la promenade m'avaient conduit au bord de la chute du Rideau, où je m'étais arrêté pour contempler à mon aise le magnifique panorama qui, de cet endroit, se déroule sous les yeux.

A mes pieds tombait la nappe d'eau blanche et uniforme, si régulière qu'on dirait un rideau tiré sur la rive. Au bas de l'escarpement, coulaient, impétueuses, les vagues fauves de l'Ottawa gonflé par les eaux du printemps. La vue remontait jusqu'au delà du pont, d'où l'on apercevait les rapides, dont les flots de neige, bondissant de rochers en rochers, comme une furie échevelée, se précipitaient dans les Chaudières. Les sours grondements des chûtes, mêlés aux bruits confus des scies de moulins, dont les bras d'acier se balançaient incessamment, descendaient jusqu'à nous avec les rafales de la brise. Les deux rives boisées de la rivière se découpaient en arêtes vives et gracieuses sur l'azur éclatant du ciel. A gauche se prolongeait, en serpentant jusqu'à l'horizon, la falaise escarpée sur laquelle est assise la ville d'Ottawa.

Mais l'objet qui attire l'attention, qui finit toujours par fixer les regards, c'est le Palais Législatif, dont les masses imposantes, appuyées sur la plus haute éminence, et surmontées de leurs aiguilles et de leurs toitures gothiques, dominaient tout le paysage.

Pendant que je communiquais mes impressions à mon compagnon de flânerie, nous vîmes venir, de l'autre côté du Rideau, deux promeneurs, un monsieur et une dame, accompagnés de leur enfant, qui vinrent s'asseoir en face de nous, au bord de la chute, sur un gradin naturel formé par le rocher.

Il y avait un air de sérénité et de bonheur si calmes sur les figures de ces deux époux qui s'amusaient à voir jouer leur enfant à leurs pieds, qu'on se sentait heureux rien qu'à les regarder.

L'homme était de petite taille, bien pris des épaules, le corps long et les jambes courtes, ce qui le faisait paraître, lorsqu'il était assis, d'une taille moyenne. Il avait les cheveux, les favoris et les yeux bruns, une forte moustache d'une nuance plus claire, rien de saillant dans les traits encadrés dans une figure ronde. Cependant, avec cette apparence ordinaire, cette physionomie avait un charme qui ne pouvait provenir que d'une âme exquise; son regard et son sourire étaient d'une douceur inexprimable, et le timbre de sa voix, dont on ne saisissait qu'un murmure indistinct, paraissait aussi doux. En un mot, mon attention avait été entièrement captivée par l'air et les manières pleines de bonté et de bonhomie de cet étranger.

—Connaissez-vous cet homme, demandai-je à mon compagnon?

—Comment, dit-il, vous ne connaissez pas M. Gérin-Lajoie, le bibliothécaire des Communes!

—Ah! vraiment, c'est lui; son nom et ses écrits me sont connus depuis longtemps; mais je n'ai jamais eu l'avantage de le rencontrer.

—Il ne faut pas que vous quittiez Ottawa sans faire sa connaissance. Soyez chez moi demain à dix heures, et j'irai vous présenter à lui, à la bibliothèque.

M. Gérin-Lajoie est né à Yamachiche en 1824. Il fit des études brillantes au collège de Nicolet. Il n'était pas encore sorti de l'enfance, que les lettres étaient devenues pour lui une passion: la muse de la poésie chantait à son oreille des vers qui coulaient de sa veine facile comme l'onde de la fontaine.

Outre une foule de pièces fugitives, il écrivit, à l'âge de dix-huit ans, sa tragédie canadienne: *Le jeune Lalour*, qui fut représentée au collège de Nicolet, et imprimée plus tard dans le *Répertoire National* .

Parmi bien des défauts, des inexpériences, il y a dans cette pièce, des scènes singulièrement frappées, des mouvements de passion qui surprennent chez un adolescent, auquel le théâtre était complètement étranger, et qui n'avait eu sous les yeux que de rares modèles.

Le passage de M. Lajoie au collège de Nicolet a fait époque dans le passé de cette institution.

Un jour, durant le grand silence de l'étude, il entendit gronder le canon de Saint-Denis et de Saint-Eustache; les cris lointains de la révolution de 1837 parvenaient jusqu'à son oreille. Les victimes de l'échafaud pendaient à la corde fatale; et il vit passer sur le fleuve les déportés canadiens qu'on traînait enchaînés sur la terre d'exil. Alors il détacha sa lyre suspendue aux grands pins de Nicolet, et il chanta, en pleurant, cette naïve ballade, si émue, si touchante, dans sa simplicité, qu'elle est devenue la plus populaire de nos chansons canadiennes, puisque *La Claire Fontaine* est d'origine française.

Un Canadien errant, etc.

Partout où il y a des Canadiens errants (hélas! on les compte par demi-million!) la ballade du poète nicolétain retentit et rappelle aux exilés la patrie perdue. On l'a entendue fredonnée dans les rues de Paris, et elle a réveillé les échos des Montagnes Rocheuses. Est-il un coin de l'Amérique du Nord où elle n'a pas été chantée?

Par un singulier caprice de poète, cette romance n'est composée que de rimes masculines, comme la traduction de la mélodie de Thomas Moore par M. Réal Anger.

La cloche tinte au vieux clocher, etc.

Aussi timide et plus humble qu'un enfant, Gérin-Lajoie rougit au moindre éloge; et tant il a peur d'entendre parler de ses écrits, que d'aussi loin qu'il aperçoit le titre d'un de ses livres, il fuit comme devant la gueule d'un pistolet.

Il eut pourtant, un jour, une jouissance d'auteur qui le fit arrêter: elle était si suave, si discrète! Il passait dans une rue déserte et pauvre d'un des faubourgs de Toronto, lorsqu'il entendit une douce voix de jeune fille sortir de la fenêtre ouverte d'une mansarde. Il crut reconnaître une note familière à son oreille. La voix était si mélancolique, la barcarolle si dolente, qu'il s'arrêta à l'angle de la rue et écouta. La voix disait:

Si tu vois mon pays,
Mon pays malheureux,
Va dire à mes amis
Que je me souviens d'eux.

Son cours classique terminé, Lajoie détacha sa ceinture verte, fit décroquer les nervures blanches de son capot, et, vêtu de son habit vieux-neuf, l'escarcelle légère, il se rendit à Montréal, décidé à faire la conquête d'une robe d'avocat.

Ce furent de rudes années pour notre jeune clerc, pour vivre, à ses propres ressources. Il se fit correcteur d'épreuves au bureau de la *Minerve*. Bientôt il monta jusqu'au *fait divers*, et gravit enfin jusqu'au premier article. Mais avant d'arriver au fauteuil éditorial, que de durs combats n'eut-il pas à livrer contre la misère! Les propriétaires du journal oublièrent souvent de le payer; et Lajoie, plus timide que jamais, croyant que tout le monde voyait le vide de son estomac et les égratignures de son vêtement, ne se rendait au bureau la rédaction et n'en revenait que par des rues détournées.

Jours d'épreuves austères, mais précieux, qui trempent le caractère d'un homme. Honorable pauvreté pour celui qui a su la vaincre à force d'énergie, et frayer sa route en se rendant utile à ses concitoyens.

M. Lajoie a été l'un des fondateurs de l'Institut-Canadien de Montréal, dont il a été président pendant plusieurs années.

La phase politique que le Canada traversait alors était tourmentée de passions ardentes. Engagé au premier rang dans la mêlée, Lajoie eut à soutenir des fatigues qui finirent par altérer sa santé.

Autant pour s'instruire que pour se reposer, il fit un voyage aux États-Unis, où il séjourna pendant plusieurs mois. Il revint avec des notes et des observations qui rendirent ses travaux plus pratiques et plus utiles à son pays.

Nommé, en 1852, traducteur français de la Chambre d'Assemblée, puis assistant bibliothécaire, il occupa encore aujourd'hui la même position à la Chambre des Communes.

Auteur d'un *Catholicisme politique mis à la portée du peuple*, il a été l'un des fondateurs et des directeurs des *Soirées Canadiennes* et du *Foyer Canadien*.

Ce fut dans l'une et l'autre de ces deux revues qu'il publia son histoire de *Jean Rivard*, dont nous laisserons faire l'éloge par une plume étrangère.

"We heartily wish that every young man in our Province who feels tempted to try his fortune in a foreign land, or in the more common of the learned professions, rather than win his way to independence by the cultivation of the soil, had an opportunity of perusing the pages of this admirable story. It details the hardships and success of the new settlers, points out sources of enjoyment and profit, and inspires the doubting or desponding by the prospects of approaching comfort and independence." W. ELDER. *Journal*, (St. John, N. B.)

En écrivant *Jean Rivard*, M. Lajoie n'a pas eu l'intention de faire un roman, il a simplement voulu personifier et dramatiser la vie du défricheur canadien; et il a admirablement réussi. Le plan de l'ouvrage est bien conçu, le style est naturel et gracieux, l'intérêt ne languit pas. Jean Rivard grandira avec le temps: c'est plus qu'un bon livre, c'est une bonne action.

Gérin-Lajoie a des originalités de caractère aussi amusantes qu'inoffensives. Savez-vous comment il a perdu l'habitude de chanter à demi-voix, quand il marche seul dans la rue? Pendant qu'il demeurait à Toronto, il se rendait, un beau matin, selon son ordinaire, à son bureau en fredonnant ses airs favoris, lorsqu'il s'aperçut qu'une troupe de petits gamins le suivait en se le montrant du doigt, et en chuchotant tout bas: *Here is the man who sings! He is the man who sings!*

Devineriez-vous une des professions qu'il aurait le mieux aimées dans le monde? Je vous le donne en mille. Cherchez, fouettez-vous l'imagination; vous n'y êtes pas. Jetez votre langue aux chiens.

Vous le dirai-je?—Fondeur de cuillères! oui, fondeur de cuillères!.. Vous riez! Écoutez son explication.

Qui ne connaît l'histoire des frères Grimm, ces patients chercheurs, qui ont parcouru toute l'Allemagne pour retrouver et recueillir les traditions, légendes et chansons de leur patrie. Gérin-Lajoie rêvait le même projet.

—Pour mieux réussir, disait-il, dans une pareille entreprise, le meilleur moyen serait de se mettre fondeur de cuillères. Voyez-vous, on serait admis dans toutes les familles, même dans les campagnes les plus reculées, sans éveiller aucun soupçon; et, pendant qu'on aurait l'air occupé uniquement de son métier, on observerait le peuple chez lui, on saisirait ses moeurs sur le fait, dans leur état naturel; on interrogerait ses souvenirs. Il vous raconterait ses histoires, ses traditions, avec ces naïves expressions, avec ces paroles toutes crues de vérité, avec ces tournures simples, mais vives, dont lui seul possède le secret.

L'hilarité fut grande parmi la gente lettrée, lorsque Lajoie énonça, pour la première fois, son ingénieuse idée.

Il y a deux parts dans la vie de Gérin-Lajoie. L'homme d'aujourd'hui n'est pas l'homme d'autrefois.

Autrefois, c'était le poète, avec ses rêveries, avec ses chansons, avec ses enthousiasmes; c'était le journaliste, le polémiste qui écrivait l'article militant, chargé à mitraille, qui haranguait les électeurs sur la place publique.

Aujourd'hui, c'est l'homme de cabinet, calme, silencieux, méditatif, un livre de philosophie ou d'économie politique à la main, cherchant quelque nouveau moyen d'amener le progrès et le bonheur parmi les hommes; ou mieux encore, c'est le père de famille, heureux au foyer domestique, entouré de sa femme et de ses enfants, ayant toujours sur les lèvres une bonne et utile leçon, un conseil sage, un service à proposer pour faire plaisir à un ami; tout cela arrosé du vieux vin de la gaieté française.

L'utile a, peu à peu, envahi le domaine de la poésie.

Cependant, Gérin-Lajoie cultive encore, dans un coin de sa pensée, quelques fleurs d'illusion; il bâtit des châteaux en Espagne. Il a surtout un rêve qu'il caresse, qu'il choye, qu'il espère réaliser tôt ou tard.

Il voit, tout là-bas, dans une campagne retirée, paisible, ni trop loin ni trop près du village, une jolie ferme bien cultivée. Sur la ferme, une maison propre, ni trop grande ni trop petite, avec des arbres autour, un jardin et un verger.

Un petit vieillard, à cheveux grisonnants, parcourt ce do-

main, s'occupe d'améliorations, consulte ses voisins, leur parle de la récolte, d'un nouveau système plus économique de drainage ou d'assolement.

Lorsqu'il traverse la cour, les pigeons descendent du colombier, et viennent s'abattre autour de lui; un essaim de poules accourent manger, un caquetant, une poignée de grains qu'il leur jette, tandis que le coq, fièrement perché sur la clôture, chante à tue tête son *Canadien errant*.

Un beau soleil chaud de juillet ou d'août réjouit cette scène champêtre, douce comme une idylle.

La aitière passe parmi les vaches, et s'en retourne à la maison portant deux chaudières pleines de lait jusqu'au bord et couvertes de deux doigts d'écume, que les enfants enlèvent avec leurs mains.

Le petit vieillard caresse, en passant, sa génisse de race ayrshire qui se frotte tranquillement le dos le long de la barrière; il interroge les moissonneurs qui arrivent devant la grange avec une charette ployant sous les gerbes de blé, dont il écrase entre ses mains quelques épis pour s'assurer qu'ils sont beaux et bons.

Enfin, content de sa journée, il va s'asseoir sur sa galerie, et regarde, en souriant, le soleil se coucher, tout rouge, derrière le coteau.

Est-il nécessaire de dire que ce petit vieillard, c'est Gérin-Lajoie en personne?

Excellent homme! Si tout le monde était bon et parfait comme lui, on verrait reparaître l'Eden sur la terre.

FLACIDE LÉPINE.

Argenteuil, 26 Février 1872.

A TRAVERS MES L. VRES.

Vous avez lu comme moi l'étude remarquable que le *Canadien* publiait l'autre jour sur le *Lion*—pas celui des forêts, qui s'est créé l'agréable réputation de roi des animaux, mais celui des salons, dont le prestige et la souveraineté, sans être aussi incontestables que ceux de l'autre, n'en sont pas moins très-considérables et très-prises... par ces dames. Cette étude qui remet en quelque sorte dans le domaine courant de l'actualité cet éternel sujet de la grande vogue mondaine, et des héros qu'elle a marqués au front de son auréole, m'amène à vous entretenir aujourd'hui de celui qui fut pour ainsi dire le roi des lions, de George Brummell, dont la réputation en son temps, fut presque universelle.

Vous, mon cher ami, qui travaillez à vingt ans à faire votre droit, heureux des quelques dollars que votre père vous accorde pour payer votre pension et acquitter vos cours, il ne vous est jamais venu à l'idée de chercher à réussir par la toilette, et de rejeter loin de vous la coupe amère de l'étude des textes du code, pour vouer tous vos instants au perfectionnement de vos nœuds de cravates, de la coupe de vos gilets et de la physionomie de vos moustaches. Vous préférez le travail qui développe l'intelligence, au désœuvrement qui développe les mauvais instincts et les passions malsaines—et vous faites bien.

Mais tel ne fut pas l'avis de George Brummell, et ce succès que vous recherchez dans les nobles œuvres de l'intelligence, il le rechercha, lui, et remarquez qu'il l'obtint—en creusant jusque dans ses fondements, la question de la coiffure et des nœuds de cravates.

Brummell a eu son historien; le capitaine Jesse a publié sur lui deux volumes, que M. John Lemoine a critiqués dans un travail remarquable publié par la *Revue des deux Mondes*. Il est aussi beaucoup question de ce roi des dandies dans les Mémoires de Th. Raikes, qui ont fourni à M. Edmond Villetard, la matière d'une excellente étude, insérée dans la *Revue Contemporaine*, sous ce titre: *les mémoires d'un Snob*. Je devrais naturellement à ces deux écrivains français les quelques renseignements curieux que je vais mettre sous vos yeux.

Il paraît qu'il y a une vocation pour les lions comme pour les notaires, les avocats ou les médecins, car Brummell, simple fils d'un sous-secrétaire d'Etat, lequel était lui-même fils d'un confecteur, se fit cependant fort remarquer au collège, non pas précisément dans l'art de traduire Homère et Horace, mais dans l'art de se coiffer et de ne pas crotter ses bas quand il pleuvait.

Voyez un peu le contraste, et comme la jeunesse prend son essor dans des voies divergentes, quand des destinées contraaires les appellent. Henry Brougham, qui joua un rôle si éminent dans la politique anglaise, à cette époque remarquable des Pitt, des Fox et des Sheridan, était né la même année que Brummell, 1778. Mais pendant que l'autre cultivait sa coiffure, lui, s'efforçait de briller sur un autre terrain, et il y réussissait si bien, qu'à onze ans, selon M. Mignet, il avait acquis une connaissance si subtile de la langue latine qu'elle lui valut un châtiment et un triomphe.

Mais l'anecdote citée par Mignet dans la notice historique sur lord Brougham lue à la séance annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques en décembre dernier, cette anecdote, dis-je, est trop jolie pour que je ne vous la rapporte pas toute entière. Nous reviendrons après à Brummell:

Brougham avait onze ans et il suivait alors les leçons de la haute école d'Edimbourg, sous un maître rigide, Lucas Fraser, qui a eu pour élèves tous les jeunes Écossais dont le nom a brillé dans les lettres, dans la magistrature, dans la politique, au commencement du siècle, depuis Walter Scott jusqu'à Jeffrey, Horner, Murray, les futurs collaborateurs de Henry Brougham à la *Revue d'Edimbourg*. L'écolier, trop raffiné, avait une page du plus pur anglais d'Addison à mettre en latin irréprochable, et il introduisit dans son thème quelques mots qui semblaient tirés de la basse et barbare latinité. Fraser l'en repréhenda. Mais comme l'écolier, rebelle à l'avertissement, prétendit que ces expressions étaient excellentes et qu'il avait eu raison de s'en servir, Fraser lui infligea deux punitions, l'une pour avoir employé du mauvais latin, l'autre pour avoir soutenu que c'était du bon. Le lendemain, Henry Brougham vint à l'école avec un tas de livres sur le dos et il montra que les expressions qui lui étaient reprochées comme barbares appartenaient à des écrivains du siècle d'Auguste. Fraser l'écouta, le complimenta, et, depuis ce jour, l'écolier châtié fut salué comme le roi de l'école. On ne l'appelait plus que *l'écolier qui a battu le maître*.

Pendant ce temps-là, Brummell méritait de ses condisciples un autre surnom, celui de *buck* Brummell (*lapin Brummell*). L'un d'eux affirmait qu'il n'avait jamais été fouetté. "Or, ajoutait-il, un homme qui n'a jamais été fouetté, ne vaut pas le diable."